« L'Interactionnisme symbolique »
de Jean Manuel DE QUEIROZ et Marek ZIOTKOWSKI
PUR, 1997 – p. 85-89

TEXTE : 10

« Le Moi dans l'interaction »

La concentration de Goffman sur l'ordre interactionnel implique à la fois une conception particulière du sujet humain et de son *Self*. L'identité tout entière, le moi, ses capacités générales, ses traits plus ou moins stables ou passagers, sont analysés en fonction de leur rôle dans l'interaction et les caractéristiques du moi varient peu à l'intérieur d'une même métaphore interactionnelle. Le moi goffmanien est donc celui de l'interaction, celui qui se présente et, plus encore, celui qui est perçu par autrui.

Cette analyse goffmanienne du soi est profondément sociologique. Elle ne présuppose pas l'existence d'une quelconque « intériorité » mais la saisit là où on peut la saisir : dans le cadre interactionnel de sa perception par autrui et du rôle qu'elle y joue. En fonction des situations, c'est l'identité stable de l'acteur ou au contraire des traits plus circonstanciels qui sont importants, tantôt l'unité, tantôt l'hétérogénéité ou éclatement du moi, mais tel que perçu du dehors dans les interactions. Contrairement à l'orientation prédominante au sein du courant interactionniste, Goffman s'éloigne d'une étude du moi comme phénomène subjectif lié à la « conversation intérieure », à l'autoconception et à l'autoperception. Il ne s'agit pas, comme ont pu l'avancer certains commentateurs (Ogien, 1989), d'une tentative de « décomposition du sujet ». Simplement pour Goffman le moi n'a rien de substantiel ou métaphysique. Il est de nature relationnelle. Le parti-pris initial et fondamental d'analyser l'interaction de face à face sous tous ses aspects l'amène ainsi, pour le paraphraser lui-même, à étudier « les circonstances et leurs moi » sous différents angles.

Ce programme est tracé dans les deux grandes oeuvres initiales qui chacune traite de l'identité sociale suivant un axe: celui de la « figuration » avec *La Présentation de soi* (1959, tr. fr. 1973), et celui de la défiguration avec *Asiles* (1961, tr. fr. 1968).

→ *La Présentation de soi* démontre que dans les circonstances ordinaires et normales de la vie, nous savons parfaitement à quel point « ce que nous sommes » dépend de la perception qu'en a autrui, et c'est pourquoi « l'art de maîtriser les impressions » est si important. La construction identitaire est donc soumise à certaines conditions d'expressivité, et le livre se présente comme un traité des techniques expressives qui permettent de « faire bonne impression » et « bonne figure ». Cependant Goffman écrit : « *Le moi en tant que personnage représenté n'est donc pas une réalité organique ayant une localisation précise (...) ; c'est un effet dramatique qui se dégage d'un spectacle que l'on propose, et la question décisive est de savoir si on y prête foi* » (238-239).

Or il se trouve que les circonstances peuvent compromettre ce travail de mise en scène et le miner insidieusement. Il ne suffit pas d'être habile en figuration, encore faut-il que cette figuration s'inscrive dans les normes qui structurent les situations de co-présence à autrui.

A l'analyse des conditions d'expressivité succède alors celle des conditions d'acceptabilité, à la métaphore dramaturgique, la métaphore éthologique de gestion du territoire (*Les rites d'interaction* : 1967 et *Les relations en public* : 1971). Il s'agit du soi en tant qu'il exhibe des apparences normales et une conformité aux exigences de l'ordre interactionnel, un soi qui protège son territoire, respecte les lois de la situation et se montre capable de les réguler en ayant recours aux « échanges réparateurs ». A travers l'ensemble des rituels qui nous permettent de « sauver la face » (la nôtre, mais aussi celle d'autrui), se manifeste que, si je propose une image à l'acceptation des autres, cette prétention n'est elle-même acceptable qu'à condition de montrer aussi ma capacité à reconnaître en autrui « une face », c'est-à-dire la même attente de reconnaissance. Bref, « se présenter » ne sert de rien si, du même mouvement, nous n'adhérons pas à un ordre interactionnel normatif dont le respect garantit la « vénération » mutuelle des personnes.

Ainsi, la personne n'est rien d'autre que le résultat du travail d'ajustement continu entre l'identité « objective » qui est accordée par autrui et l'identité « subjective » que chacun s'accorde à soi-même, et une biographie » le produit cohérent mais toujours provisoire de cet ajustement : « *Tout ce qu'a pu et peut encore faire quelqu'un est insérable dans sa biographie. (...) Aussi scélérat que soit un homme, aussi menteuse et secrète ou bien décousue et capricieuse que soit son existence, ses actes dans leur réalité ne sauraient se révéler entièrement contradictoires ni disjoints les uns des autres* » (*Stigmates*, tr. fr. 1975, p. 180).

→ Il existe pourtant des situations où cette cohérence est difficile à maintenir, et où « *le sentiment subjectif de sa situation et de la continuité de son personnage que l'individu en vient à acquérir par suite de ses diverses expériences sociales* »(ibid p. 127), sont gravement menacés. Ces situations de défiguration sociale se caractérisent par une distorsion importante entre le sentiment subjectif de sa propre personne (l'identité virtuelle, « pour soi ») et l'identité réelle, telle qu'elle résulte du traitement objectif d'un sujet.

C'est là un deuxième axe d'analyse développé dans la seconde « oeuvre initiale » de Goffman, consacrée à l'univers des hôpitaux psychiatriques (*Asiles*, tr. fr. 1968). Si le but de Goffman est incontestablement d'y étudier d'aussi près que possible la situation du reclus et de nous la faire comprendre « de l'intérieur », cet objet empirique se double d'un objet théorique explicitement annoncé, « *son objectif majeur étant d'élaborer une théorie sociologique du moi* » (p. 41), ou encore « *une tentative pour aborder l'étude du moi sous l'angle de l'institution* » (p.179).

Cette étude s'appuie sur deux sortes de descriptions. La première concerne tous les aspects dépersonnalisants de l'institution totale : les techniques de mortification qui sont appliquées à tout entrant, l'isolement, la perte non seulement de liberté mais d'autonomie et de maîtrise sur ses activités, la promiscuité physique et la contamination morale, la dépossession biographique enfin qui s'abat sur tout interné. Goffman utilise pour analyser les étapes et les effets de ce processus de dégradation le concept de carrière morale, autre mot pour désigner la genèse du moi.

« *L'intérêt du concept de « carrière » réside dans son ambiguïté. D'un côté il s'applique à des significations intimes que chacun entretient précieusement et secrètement, image de soi et sentiment de sa propre identité ; de l'autre, il se réfère à la situation officielle de l'individu, à ses relations de droit, à son genre de vie et entre ainsi dans le cadre des relations sociales. Le concept de carrière autorise donc un va-et-vient du privé au public, du moi à son environnement social, qui dispense de recourir abusivement aux déclarations de l'individu sur lui-même ou sur l'idée qu'il se fait de son personnage* » (ibid., p. 179). En le privant des rôles sociaux auxquels il est accoutumé, la carrière asilaire fait découvrir au reclus - et au chercheur qui les étudie -, la nature socia-

lement construite d'un moi qui « *semble ainsi résider dans les dispositions d'un système social donné, à l'usage des membres de ce système. En ce sens, le moi n'est pas la propriété de l'individu à qui il est attribué (...). Ce type de disposition institutionnelle soutient moins le moi qu'elle ne le constitue* » (ibid., p.224, nous soulignons). Cette expérience troublante (« *Il apprend qu'une image défendable du moi peut être comme une chose extérieure à soi-même que l'on construit, perd, reconstruit, toujours très rapidement avec une sorte de sérénité* » (ibid., p.221), conduit à relativiser l'importance de l'opinion d'autrui, à un affaissement des normes morales établies, bref à une forme de subjectivité blasée, qualifiée par Goffmann, qui pense sans doute à l'*Etranger des villes* décrit par Simmel, d'« artificialisme cosmopolite » (ibid.,p. 221). C'est là, en fait, une forme d'adaptation à la cruauté institutionnelle.

L'ensemble des « techniques de distanciation » fait l'objet d'une seconde investigation empirique.

Elles appartiennent au système des adaptations secondaires, c'est-à-dire des pratiques qui, sans provoquer le personnel, permettent au reclus d'obtenir les satisfactions administrant « *la preuve importante qu'il est encore son propre maître et deviennent un refuge pour sa personnalité* » (ibid., p. 98-99). La description de la vie clandestine complexe qui s'organise au sein de l'hôpital vaut pour elle-même. Mais ces différentes formes de « combines » et d'activités souterraines ont également une portée théorique générale.

Dans la mesure où « *prescrire une activité, c'est prescrire un univers* », nous avons dans ces ruses avec l'institution l'exemple de « *cette forme particulière d'absentéisme qui consiste à prendre ses distances, non par rapport à une activité, mais par rapport à un personnage prescrit* » (ibid., p. 242-243). Soulignant que cette conduite caractérise aussi la société libre, et voyant dans cette « *volonté de distanciation* », dans cette tension entre l'engagement et le retrait, non pas « *un mécanisme de défense accessoire* » mais « *un élément essentiel du moi* » (ibid., p.372), Goffman peut conclure : « *La conscience que l'on prend d'être une personne peut résulter de l'appartenance à une unité sociale élargie, mais le sentiment du moi apparaît à travers les mille et une manières par lesquelles nous résistons à cet entraînement* » (ibid. p.374). Il systématisera plus tard cette idée dans le concept de « distance au rôle », cependant que l'étude sur l'usage social du handicap développée dans *Stigmates* utilise tous les résultats conceptuels obtenus dans ces premières oeuvres.

Frame Analysis (1974, tr. fr. 1991) ne fera pas varier cette « théorie sociologique du moi » et, bien que son objet diffère beaucoup des précé-

dents, la définition qui nous est proposée dans les dernières pages (« Le soi n'est donc pas une entité à moitié dissimulée derrière les événements, mais une formule changeante pour se gérer à travers eux » (tr. fr. 1991, p. 566), reste dans le droit fil d'une conception circonstantielle de l'identité sociale.

FIN

6 Les cadres de l'expérience

Frame analysis (« *Les cadres de l'expérience* ») constitue l'oeuvre majeure de Goffman. C'est aussi la plus longue et celle où il sacrifie le plus aux formes du « sérieux scientifique », situant en particulier son travail par rapport à des auteurs et des traditions antérieures. On y trouve une synthèse des thèmes précédents et surtout la proposition d'une démarche nouvelle.

Comme le précise le sous-titre anglais, il s'agit d'une étude sur l'organisation de l'expérience, conçue dans la tradition de Thomas (les situations sont objet de définition), mais élargie à l'examen de nouvelles questions : en tant qu'elle est socialement organisée, l'expérience est certes faite de perceptions et d'interprétations du monde, mais aussi d'activités pratiques visant à changer la situation et à influencer la définition que les autres s'en font.

L'expérience ainsi entendue comme résultat permanent d'une activité spécifique de structuration, son analyse concerne les propriétés structurelles de l'ordre social et, bien qu'il s'en défende avec son ironie coutumière, Goffman abandonne ici les rivages de la micro-sociologie.

L'organisation de l'expérience se présente sous deux aspects.

- Chaque société fournit d'abord à ses membres, déposés dans les formes objectives de la culture et des institutions, des schèmes de cadrage tout faits et tout prêts. Les acteurs pour leur part font avec ces interprétations routinières, en identifiant les situations ou en aidant leurs partenaires à les identifier et, dans plus d'un cas, en tentant de modifier la définition proposée ou de l'utiliser à des fins manipulatoires.

Le point de départ réside dans la question posée par James : « Dans quelles circonstances pensons-nous que les choses sont réelles ? ». Comprendre une situation c'est donc d'abord être capable de répondre à la question : « Qu'est-ce qui se passe ici ? ». L'essentiel de l'analyse est consacrée aux cas où la réponse à une telle question s'avère difficile et où l'interprétation de la définition se compose de plusieurs couches superposées. Toute interprétation commence par recourir à des cadres primaires. Il s'agit alors de savoir si un événement donné représente une occurence purement physique